

Le dernier combat : Vrigne-Meuse, 10 et 11 novembre 1918

Alain Fauveau



Édition électronique

URL : <http://rha.revues.org/291>

ISBN : 978-2-8218-0514-9

ISSN : 1965-0779

Éditeur

Service historique de la Défense

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2008

Pagination : 18-34

ISSN : 0035-3299

Référence électronique

Alain Fauveau, « Le dernier combat : Vrigne-Meuse, 10 et 11 novembre 1918 », *Revue historique des armées* [En ligne], 251 | 2008, mis en ligne le 09 juin 2008, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://rha.revues.org/291>

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2016.

© Revue historique des armées

Le dernier combat : Vrigne-Meuse, 10 et 11 novembre 1918

Alain Fauveau

- 1 Début novembre 1918, le rapport de force était en faveur des armées alliées et la fin de la guerre était proche : la Bulgarie et l'Autriche avaient capitulé et le 2 octobre, Ludendorff avait déclaré au gouvernement allemand que l'armée était à bout de force et qu'un armistice s'imposait. La campagne de France, au cours de laquelle les pertes humaines furent particulièrement sévères de part et d'autre, se déroulait avec succès depuis le mois de juillet 1918 et les Allemands reculaient sur tous les fronts. L'ultime opération de la guerre allait se dérouler entre Charleville-Mézières et Sedan par un franchissement de la Meuse destiné à montrer la détermination de la France et à contraindre les Allemands à signer l'Armistice.
- 2 Le dernier communiqué officiel de la guerre¹, diffusé le 11 novembre à 15 heures, signalait sobrement que : « À l'Est de la forêt de Trellon, nous avons atteint la frontière belge. À la suite de durs combats, nous avons forcé les passages de la Meuse entre Vrigne et Lumes. » Comment se déroula le combat de ce dernier communiqué ? Pourquoi fallut-il 10 ans pour rendre un ultime hommage aux combattants morts pour la France au cours des dernières heures de la Grande Guerre ? Mais aussi pourquoi fallut-il 20 ans pour que cette dernière opération fût officiellement reconnue et considérée comme un fait d'armes mémorable ?

Le front sur la Meuse

- 3 Le 8 novembre au soir, la 163^e division d'infanterie atteignait la Meuse entre Charleville-Mézières et Sedan. Depuis le 29 octobre, date de son transfert à la IV^e armée commandée par le général Gouraud², la division commandée par le général Boichut³, avait progressé d'une cinquantaine de kilomètres malgré les conditions climatiques sévères en cette

période de l'année et la résistance des Allemands. La composition de la 163^e division d'infanterie était alors la suivante :

- l'état-major était dirigé par le lieutenant-colonel Loiseau. L'infanterie divisionnaire était commandée par le colonel Petitdemange et l'artillerie divisionnaire par le colonel Dumontet ;
- trois régiments d'infanterie à trois bataillons : le 142^e régiment d'infanterie, commandé par le lieutenant-colonel Devinct ; le 53^e régiment d'infanterie, commandé par le colonel de Guillebon ; le 415^e régiment d'infanterie, commandé par le colonel Gizard ;
- un régiment d'artillerie, le 244^e régiment d'artillerie commandé par le colonel Beaudot, constitué de trois groupes d'artillerie.
- trois compagnies du génie fournies par les 12^e, 62^e et 23^e régiments du génie ;
- les services et notamment la section sanitaire automobile anglaise n° 17.

- 4 Depuis la traversée de l'Aisne, débordée, sur les passerelles installées par le génie divisionnaire, les trois régiments d'infanterie de la division se battaient dans des conditions difficiles :

« Le pont sur le ruisseau de Chagny est sauté, les Allemands ont fait un barrage pour inonder la vallée, mais sur les débris du pont, mes pionniers ont établi une passerelle et nous faisons passer les chevaux à gué avec de l'eau jusqu'au cou. La route de Chagny à Omont (...) est barrée tous les 50 mètres par des chênes ou des hêtres abattus en travers. Elle est coupée par un énorme entonnoir, et si les hommes peuvent filtrer, il est impossible aux voitures de suivre. Je fais filer les chevaux à travers bois et nous arrivons à Omont où nous recevons un accueil touchant de la population civile. Ces braves gens pleurent de joie en nous voyant, ils n'ont rien à nous offrir car ils sont dans une misère noire (...) » notait le chef de bataillon de Menditte qui, en l'absence du colonel Guizard, commandait le 415^e régiment d'infanterie⁴ depuis le 26 octobre 1918. Le 8 novembre 1918, il atteignait Sapogne où il établissait son PC.

- 5 L'objectif étant atteint après ces journées éprouvantes de combats dans le froid et la pluie, la Meuse étant visiblement infranchissable sans moyens du génie, les bataillons du régiment s'installèrent le mieux possible dans les cantonnements qui leur étaient affectés. Ce soir-là, le bruit d'une relève, et même celui d'un armistice rapporté par des permissionnaires, circula dans les unités. Alors que la 163^e division atteignait la Meuse le 8 novembre 1918, les pourparlers d'armistice entre le maréchal Foch et les plénipotentiaires allemands commençaient en effet à se dérouler en forêt de Compiègne. Les plénipotentiaires allemands avaient traversé les lignes françaises tenues par le 171^e RI de la 166^e division le 7 novembre 1918 au soir à la côte 232 au lieu dit aujourd'hui le « Mont de l'Armistice » dans la région de Haudroy. Après contrôle de la délégation, le capitaine Lhuillier, commandant le 1^{er} bataillon, avait fait sonner le « cessez-le-feu » par le caporal-clairon Sellier, pour permettre aux plénipotentiaires de traverser les avant-postes et rejoindre la Capelle-en-Thiérache où un train spécial les attendait pour les conduire à Rethondes. Pour l'histoire, Pierre Sellier, dont le clairon est conservé au musée de l'Armée, est resté le clairon de l'Armistice. Pourtant, le « cessez-le-feu » du 7 novembre 1918 à Haudroy n'a pas été la sonnerie marquant la fin des combats de la Première Guerre mondiale. C'est oublier le « cessez-le-feu » qui fut sonné par le clairon Delalucque du 415^e RI le 11 novembre 1918 à 11 heures du matin dans la région de Vrigne-Meuse à l'issue de la dernière offensive contre l'armée allemande.

« Ave, Boichut, morituri te salutant ! »

- 6 Le 8 novembre 1918 au soir, après réception de l'ordre du corps d'armée prescrivant un réalignement des divisions au sud de la Meuse avant de franchir ultérieurement le fleuve, le général Boichut transmettait à 22 heures 30, aux formations de la 163^e division, les ordres de remise en condition des formations, de maintien du contact avec l'ennemi, et de recherche de points de franchissement sur la Meuse par des reconnaissances.

La journée du 9 novembre 1918

- 7 Dans la matinée, le général Boichut, escorté par quelques cavaliers de l'escadron divisionnaire, effectua une tournée d'inspection des formations qui occupaient les rives de la Meuse. Au cours de sa tournée, il passa au PC du 3^e bataillon du 415^e régiment d'infanterie à Feuchères où il fut reçu par le lieutenant Bonneval qui commandait la compagnie de mitrailleuses. L'un des poilus du PC n'hésita pas à demander au général : « *C'est-y vrai, mon Général, que c'est la Paix ?* » Le général lui fit cette réponse : « *Mais non, mon petit, pour qu'il y ait paix, il faut d'abord que soit signé un armistice (...). Ce sera peut-être dans un jour, dans une heure, dans trente secondes.* » S'adressant ensuite au lieutenant, il ajouta : « *Nous devons franchir la Meuse. Mais les équipages de ponts du corps d'armée sont à plus de 30 heures d'ici. Or vous connaissez l'état des routes. Dans ces conditions, comment voulez-vous que nous traversions la Meuse faisant ici plus de 70 mètres de large ! Elle déborde, elle roule, elle est en furie. Grâce au brouillard, je viens d'aller la voir. Tous les passages possibles sont sautés... Il y a un énorme travail à exécuter par le génie. Mais avec quels moyens ? Les Allemands ont tout emporté (...) enfin, vos hommes se sèchent et se reposent. Au revoir, mes amis. Bon courage.* » En clair, le régiment n'était pas prêt de quitter ses positions.
- 8 Mais dans les états-majors, on préparait déjà les prochaines opérations à mener au-delà de la Meuse. À partir des renseignements reçus dans la journée signalant le franchissement de la Meuse à Mézières par le 11^e, le général Gouraud signa à 18 heures l'ordre n° 802/3 pour les opérations à exécuter le 10 novembre. Il prescrivait notamment aux corps d'armée « (...) *de surveiller l'activité de l'ennemi afin de profiter de toute occasion favorable pour franchir la rivière et s'établir solidement sur la rive droite, en se bornant à poursuivre l'ennemi, le cas échéant par des éléments légers (...) et de hâter le rétablissement des communications et la poussée en avant des moyens nécessaires à l'exécution du passage de vive force (...)* » et au 14^e CA de « *se tenir prêt à passer la rivière et à occuper les hauteurs au sud-est de Lumes, dès que l'avance du 11^e CA le lui permettra* ». En mettant la priorité sur la préparation de l'opération de franchissement, l'ordre du général Gouraud était logique et raisonnable. De son côté, le général Marjoulet commandant le 14^e CA avait déjà transmis à 16 heures 30, des ordres sensiblement plus contraignants, notamment à la 163^e DI, en lui ordonnant de « (...) *franchir la Meuse et se porter à Vrigne-Meuse, et d'occuper le Signal de l'Épine, côte 249 (...). Opération à exécuter d'urgence et sans se laisser arrêter par la nuit. Il sera rendu compte immédiatement de la mainmise sur Vrigne-Meuse* ».
- 9 Sachant que la signature de l'Armistice était imminente, et compte tenu de la fatigue de ses hommes et du manque de moyens de franchissement, le général Boichut tenta sans succès d'obtenir des délais supplémentaires de la part de son supérieur hiérarchique. « *Il faut franchir la Meuse cette nuit ; il le faut à tout prix. L'ennemi hésite à signer l'armistice. Il se croit à l'abri derrière la Meuse. Il faut frapper son moral par un acte d'audace. Passez comme vous*

pourrez : au besoin sur les voitures de vos convois, mises en travers du fleuve. » Telle fut la réaction du général Marjoulet qui avait probablement eu communication du dernier message du maréchal Foch : *« L'ennemi désorganisé par nos attaques répétées, cède sur tout le front. Il importe d'entretenir et de précipiter nos actions. Je fais appel à l'énergie et à l'initiative des commandants en chef et de leurs armées, pour rendre décisifs les résultats obtenus. »* Les ordres du 14^e CA furent confirmés dans la soirée.

- 10 À 20 heures, les trois chefs de corps des régiments d'infanterie avaient été convoqués par le colonel Petitdemange : *« On a l'ordre de passer la Meuse coûte que coûte et sur n'importe quoi. Comme par hasard, je dois passer le premier. On me donne une compagnie du génie pour faire des radeaux avec des sacs Habert. Le commandant Guillaume me promet deux radeaux capables de porter chacun quatre hommes. Ils feront quatre voyages à l'heure, soit trente-deux hommes. Ils ne peuvent commencer qu'à minuit (...). Cela me présage un joyeux passage ! »* nota le chef de bataillon de Menditte à la sortie de cette réunion au cours de laquelle les ordres pour cette opération improvisée avaient été donnés.

La nuit du 9 au 10 novembre 1918

- 11 Le commandant de Menditte était alors confronté à la difficulté majeure d'avoir à faire traverser de nuit la Meuse à tout son régiment en l'absence de moyens de franchissement. Les eaux débordées de la rivière roulaient parmi les débris des écluses et les enchevêtrements métalliques d'un barrage dont il ne subsistait que les deux piles et des longrines branlantes. C'est le lieutenant Bonneval qui nous renseigne sur les ordres donnés par le chef de bataillon à ses subordonnés du 415^e RI dans la soirée :

« Vers 21 heures, alors que tout le monde dormait sur la paille, je fus réveillé, ainsi que les commandants des 9^e et 11^e compagnies, par les agents de liaison. Réunion immédiate au PC du bataillon. Là nous apprenons du capitaine Lebreton que nous sommes convoqués de toute urgence au PC du régiment, en train de s'installer dans la cave du bureau des PTT à Dom-le-Mesnil, que nous devons alerter nos unités et les mettre en route sur ce village, dans le silence le plus complet. En un clin d'œil, les hommes sont rassemblés dans le chemin des carrières Charlemagne, menant à Dom. Pour éviter tout bruit, les chaînes d'attelage de mes voiturettes de mitrailleuses sont garnies de chiffons. Dans le bureau des PTT de Dom-le-Mesnil, le chef de bataillon de Menditte, grand mutilé, s'appuyant sur sa canne, nous reçoit : les lieutenants Bernard (9^e cie), Boyer (11^e cie) et moi-même. Messieurs, c'est simple. Avant demain matin 10 novembre, avant le lever du jour, il faut – je dis bien il faut – avoir franchi la Meuse. Le 415^e RI à droite, le 142^e RI à Flize et à Nouvion. Le 53^e RI suivra le 415. Nous disposons de 2 groupes du 244^e d'artillerie et d'une compagnie du génie, la 4/62^e. Actuellement la 10^e compagnie (lieutenant Meynier) est en cours de passage, dans le plus grand silence, au nord du barrage, en vue de couvrir le passage du reste du bataillon. Dès qu'il aura franchi, il sera suivi du 1^{er} bataillon puis du 2^e bataillon. Vous recevrez de nouveaux ordres. Pour l'instant, une compagnie se portera sur Vrigne, une autre vers le Signal de l'Épine. La dernière se placera à gauche, en direction de Nouvion. Volontairement, l'artillerie restera silencieuse jusqu'à nouvel avis. J'insiste sur le silence. Effet de surprise. Voilà Messieurs. Le général Boichut compte sur nous. Bon courage ! » Heureusement que la journée devait être calme et paisible !

- 12 Le franchissement de la Meuse par les bataillons convoqués successivement dans la nuit ne fut pas une mince affaire. Le commandant de Menditte relata ainsi ces événements de la nuit : *« Il fait une brume intense et un froid de chien, mais mes pionniers aidés par le Génie (...) ont mis deux planches sur la porte de l'écluse et ont aligné sur l'armature du barrage des planches*

mises bout à bout. Le Boche veille et tire de temps en temps, mais ça marche.» Pendant le franchissement du bataillon Lebreton, le général Boichut était venu lui-même assister à l'opération : *« Il arrive vers 5 heures 30. Il est absolument enthousiasmé et très optimiste. Je le suis moins que lui car je sais bien que le Boche ne va pas nous laisser aborder et conquérir la rive droite sans protester. En ce moment, je bénéficie de la surprise car il fait nuit et il y a de la brume mais gare au lever du brouillard. En attendant tout passe. »*

- 13 Le lieutenant Bonneval relata aussi la présence du général Boichut au moment du franchissement de l'écluse : *« Ah, la mitraille est là ! Ça va. Visez bien, et descendez-en le plus possible. »* Et Bonneval de répondre : *« Ave Boichut, morituri te salutant ! »* Rassuré sur le franchissement du 415^e RI, il partit ensuite pour Flize, lieu de traversée de la Meuse par le 142^e RI où le franchissement se déroulait dans des conditions plus difficiles : au lever du jour, les sections qui avaient franchi la rivière se trouvaient immobilisées dans le brouillard, au milieu des barbelés et sous le feu des mitrailleuses allemandes, entre la rivière et la Ballastière à l'ouest et au sud de Novion. À 8 heures 15, seul le 415^e régiment d'infanterie avait franchi la Meuse. Les PC et les liaisons téléphoniques étaient en place. Le régiment avait rempli la première partie de sa mission et le commandant de Menditte pouvait confirmer ses ordres donnés oralement, et rendre compte de la situation à la division.

La journée du 10 novembre 1918

- 14 Si les trois bataillons du 415^e RI avaient traversé la Meuse, la journée s'annonçait particulièrement difficile pour le régiment qui serait en fait le seul à conquérir une véritable tête de pont au nord de la Meuse. À partir de 10 heures 30, au moment où le brouillard se levait, Dom-le-Mesnil, Flize et les passerelles étaient en permanence sous le feu des Allemands, interdisant ainsi tous mouvements de renfort ou de repli aux bataillons français. Les trois bataillons du 415^e régiment d'infanterie, soit 700 hommes, se retrouvaient donc en infériorité numérique pour affronter les forces allemandes qui feraient tout pour les détruire ou les rejeter dans la rivière. La situation était d'autant plus précaire que l'artillerie n'était pas en mesure de fournir un appui efficace en raison de sa méconnaissance de la position exacte des unités ayant traversé la Meuse et de l'impossibilité de tirer sur les villages où vivait la population.
- 15 Les prisonniers effectués dans la nuit avaient permis d'avoir une meilleure idée des forces allemandes qui occupaient et défendaient la rive nord de la Meuse en face de la 163^e division. Ces forces étaient composées de cinq régiments représentant au total douze bataillons, chaque régiment disposant de quarante-huit mitrailleuses dont trente-six lourdes et douze légères, appuyés par une solide artillerie en arrière du dispositif. Novion et la gare de triage de Lumes où se trouvaient rassemblés 1 200 wagons de marchandises destinés à l'Allemagne, étaient solidement défendus par le 357^e régiment d'infanterie. Le massif de l'Épine était défendu par un régiment de grenadiers à deux bataillons, constitué par les rescapés des 1^{er} et 2^e régiments de la garde, le 4^e régiment de la garde, également à deux bataillons, et un régiment de fusiliers de la garde, une troupe d'élite à un seul bataillon. Un régiment d'instruction à un seul bataillon et le 116^e régiment d'infanterie à trois bataillons, interviendront en renfort dans la journée du 10 novembre.
- 16 D'après l'historique du régiment des fusiliers, le moral de cette unité d'élite était médiocre en raison des *« combats incessants des derniers jours, le manque complet d'abris par*

un temps froid et pluvieux, le perpétuel changement de voisins (...). La situation difficile du régiment avait considérablement affaibli sa valeur combattive. Là-dessus arrivèrent les nouvelles de la révolution au pays, les maladies et la complète incertitude de la situation, sur laquelle on laissait planer une obscurité pleine d'angoisse (...) ». Bref, le moral était atteint, mais les Allemands disposaient encore pour défendre leurs positions de moyens conséquents.

- 17 La position des unités de la 163^e division le 10 novembre vers 10 heures 30, au moment où le brouillard se dissipait comme un lever de rideau pour le dernier acte de la Grande Guerre, montre que la situation était précaire. Le 142^e RI et le 19^e RI étant bloqués devant Nouvion, toutes les forces allemandes concentraient leurs efforts et leurs moyens sur le 415^e RI. Les combats les plus durs furent menés par la compagnie Bernard (9^e cie) lors de la prise de l'usine de phosphate, la compagnie Meynier (10^e cie) vers le Signal de l'Épine et la côte 249, et la compagnie Coupeau (6^e cie) pour contenir les Allemands dans Nouvion. De son côté, la 2^e compagnie se battait pour contrôler la gare et les lisières de Vrigne-Meuse qui étaient tenues par les Allemands. La situation était d'autant plus critique que le renseignement indiquant que le 11^e CA avait franchi la Meuse à Mézières la veille s'était avéré faux. La 163^e DI – et plus particulièrement le 415^e RI – étaient donc seuls pour lutter contre les régiments allemands au nord de la Meuse. Inquiet à juste titre, l'état-major de la 163^e DI envoya à 13 heures le message suivant au général Marjoulet :

« La progression sur le front de la DI est, pour l'instant, arrêtée. Le combat est assez dur dans le secteur qu'elle occupe. Nombreux tirs de mitrailleuses et nombreux tirs d'artillerie. Le général demande quel est l'appui donné par les voisins de droite et de gauche. La DI est ignorante de leur action actuelle. De plus, le général demande l'action de l'aviation, pour le renseignement sur ce qu'elle aura vu dans le secteur d'engagement. »

- 18 Après une longue préparation d'artillerie, ce fut en début d'après-midi que les Allemands lancèrent leurs contre-attaques sur le 415^e RI. Ils savaient que les forces qui avaient traversé la Meuse n'étaient pas considérables et qu'ils disposaient des moyens nécessaires pour les repousser. Tout le secteur de Nouvion à Vrigne-Meuse fut alors violemment attaqué, obligeant les compagnies du 415^e RI à se replier et à se retrancher derrière la voie ferrée pour éviter d'être isolées et massacrées. « *Les mitrailleuses se déchaînent : au tac-tac sec et saccadé des Hotchkiss, les Maxim répondent avec un pouf-pouf sourd et lent. Et les fusils mitrailleurs mêlaient leur teuf-teuf à ce concert meurtrier* », nota le sous-lieutenant Rémi Frouté dans ses Mémoires. Par ces combats meurtriers de l'après-midi, la 10^e compagnie du lieutenant Meynier fut réduite à une trentaine d'hommes mais les Allemands aussi eurent des pertes très sévères.
- 19 À Dom-le-Mesnil, Charles de Menditte sentit la situation lui échapper. Dom-le-Mesnil était constamment bombardé et ses liaisons avec les bataillons étaient coupées. N'ayant plus de renseignements sur les combats en cours, il n'était pas en mesure de donner des ordres à son artilleur. Il décida donc d'aller chercher lui-même, ces précieux renseignements de l'autre côté de la Meuse, malgré le danger évident.

« Le 142^e RI devait passer [la Meuse] à Nouvion mais il ne peut déboucher et tout l'effort allemand se porte sur mon pauvre régiment. Je vais au-delà de la Meuse, je ne sais comment je franchis sous les obus les prairies sud, sous les mitrailleuses, la passerelle et le barrage. Après avoir couru avec Bastide, je longe la Meuse pour aller voir Delalande. Un mitrailleur boche me prend à partie et, à l'aller comme au retour, me suit avec sa machine (...). Je ne sais comment j'arrive, ni comment je reviens, mais j'ai vu et je rentre plus rassuré. La position est solide et on tiendra. Je fais venir Henry, mon dévoué petit artilleur. Je lui montre ce qu'il faut battre avec

ses canons et il part lui-même diriger le feu. J'enveloppe le régiment par une cage d'obus qui dégoûte les Boches (...). »

- 20 Revenu à son PC à 15 heures, le chef de bataillon de Menditte rédigea un compte rendu pour la division faisant état de la situation précaire du régiment. Pour soulager la pression sur les forces engagées, le général Boichut demanda alors au général Marjoulet de mettre à la disposition de la division tous les moyens d'artillerie disponibles pour établir deux barrages en avant des unités. Soixante-douze canons de 75 et une quinzaine de canons lourds de 155 seraient alors en action pour appuyer les bataillons et briser les contre-attaques allemandes.
- 21 Dans le secteur de Novion, les bataillons du 142^e et du 19^e RI restèrent bloqués toute la journée sur leurs positions par le 357^e régiment solidement installé dans le village. Quant au 53^e RI, en alerte à Dom-le-Mesnil, il ne pouvait qu'assister impuissant aux combats qui se déroulaient sur l'autre rive de la Meuse. À 18 heures, à la tombée de la nuit, le front se stabilisa dans tout le secteur. Les mitrailleuses continuèrent cependant à tirer ainsi que les canons, mais de façon discontinue. Français et Allemands récupérèrent leurs morts et leurs blessés en profitant de l'obscurité. Les compagnies du 415^e RI profitèrent aussi de cette accalmie relative pour se regrouper et remettre de l'ordre dans le dispositif qui avait été malmené par les attaques allemandes. Mais, au soir du 10 novembre, le bilan était lourd : les pertes françaises étaient évaluées à 57 tués et 133 blessés, dont 37 tués et près d'une centaine de blessés pour les bataillons du 415^e RI, qui par trois fois, avaient subi les assauts allemands. Les Français avaient fait 52 prisonniers allemands dans la journée.

La nuit du 10 au 11 novembre 1918

- 22 « À l'Est de Mézières, les Allemands ont violemment contre-attaqué les éléments qui avaient franchi la Meuse dans la région de Donchéry. Après un vif combat, nous avons rejeté l'ennemi et nous sommes maintenus sur la rive Nord. » Ce communiqué officiel diffusé à la presse du monde entier le 11 novembre à 2 heures du matin reflétait bien les combats en cours du 415^e RI contre les unités de la garde.
- 23 Les Allemands n'ayant toujours pas signé l'Armistice et la tête de pont conquise par la 163^e DI étant particulièrement fragile, l'ordre du général Gouraud pour la journée du 11 novembre se limitait à tenir coûte que coûte la tête de pont conquise le 10 novembre et, si possible, de la renforcer. L'ordre général d'opération n° 468 du 14^e CA, transmis à 23 heures par le général Marjoulet était conforme à cette préoccupation :
- « (...) Demain 11 novembre, la mission de la 163^e DI reste celle définie par l'ordre d'opération n° 465 du 9 novembre, et précisée dans l'ordre 466, 1h30. Le général commandant la 163^e DI (...) conservera le contact étroit de l'ennemi et s'efforcera d'améliorer les moyens de franchissement de la Meuse (...). L'équipage du pont du CA a reçu l'ordre de replier d'urgence les ponts de bateaux d'Attigny et de se porter, aussitôt après avoir chargé son matériel, à Chagny-les-Omonts, où il sera à la disposition du général commandant la 163^e DI, pour jeter un pont sur la Meuse, dans la nuit du 11 au 12 novembre, si la progression réalisée se poursuit (...). »
- 24 Cet ordre montre la prudence du général Marjoulet qui savait maintenant que la 163^e DI était seule sur la rive droite de la Meuse puisqu'il n'y avait personne dans Sedan et Mézières et qu'il serait hasardeux de s'engager plus au nord tant que le génie n'aurait pas mis en place un pont permettant de renforcer le dispositif. Aurait-il pris aussi conscience de l'optimisme des derniers communiqués officiels transmis par le commandement ?

Celui du 10 novembre à 15 heures précisait notamment que : « *Dans sa retraite de plus en plus précipitée, l'ennemi abandonne partout un matériel considérable ; nous avons capturé notamment des canons, de nombreux véhicules de toutes sortes et des trains entiers de chemin de fer.* » C'était peut-être vrai ailleurs, mais certainement pas dans le secteur de la 163^e division.

- 25 Les prochaines heures risquaient d'être cruciales. En bon artilleur, le général Boichut comptait maintenant surtout sur son artillerie pour protéger ses régiments d'infanterie et permettre leur réapprovisionnement indispensable et urgent en munitions pendant la nuit. Les ordres donnés en priorité à l'artillerie étaient en conséquence particulièrement précis : « *La sécurité du front, cette nuit, repose, en grande partie, sur la précision et l'instantanéité des barrages d'artillerie (...). Le colonel commandant l'artillerie divisionnaire est chargé de veiller, en outre, de très près, à toute manifestation de l'artillerie ennemie sur nos lignes, cette manifestation étant l'indice certain d'une contre-attaque. Il fera attaquer les batteries suspectes, qui seront vraisemblablement repérables par leurs lueurs, par des tirs de contre-batterie sur zone, si possible avec gaz (...).* » Par ailleurs, l'ordre d'opération transmis à 22 heures 30 précisait notamment que : « *Les 415^e, 142^e et 19^e RI conserveront le contact étroit de l'ennemi et poursuivront celui-ci, en cas de retraite, en direction générale du Nord-Est, dans la zone précédemment fixée (...). Le génie s'efforcera d'améliorer les voies de communication et les moyens de franchissement de la Meuse (...)* » en attendant l'arrivée des moyens de franchissement destinés à la réalisation d'un pont de bateaux sur la Meuse dans la nuit du 11 au 12 novembre.
- 26 En fait, dans la nuit du 10 au 11 novembre, chacun resta sur ses positions, l'œil aux aguets et le doigt sur la détente. L'artillerie lourde tira pendant toute la nuit sur les régions de Lumes, du Signal de l'Épine et sur les Forges de Vivie-au-Court au profit, voire à la demande des unités d'infanterie de la division. Des tirs de harcèlement et d'interdiction furent également effectués sur les routes et les carrefours au nord du secteur de la division. Dans son PC de Dom-le-Mesnil, le commandant de Menditte en liaison téléphonique avec ses bataillons, assisté des deux chefs de groupe du 244^e régiment d'artillerie mis à la disposition du 415^e RI et qui assuraient le déclenchement des tirs des batteries, n'avait sans doute pas pris beaucoup de repos. Une quantité importante de munitions serait tirée pendant toute la nuit pour éviter aux compagnies au contact d'être rejetées dans la Meuse.
- 27 Quant au génie, il allait travailler aussi toute la nuit pour réparer les passerelles, tendre un nouveau va-et-vient en travers de la Meuse, et préparer des radeaux pour faire traverser des munitions et du ravitaillement chaud destinés aux combattants. Ces travaux étaient aussi destinés à renforcer la tête de pont par le franchissement de renforts et de canons afin de pouvoir poursuivre l'offensive au nord de la Meuse. Mais malheureusement, le radeau, réalisé à cet effet avec des tonneaux récupérés dans Dom-le-Mesnil par la compagnie Cuffi, fut détruit par un obus allemand à 5 heures du matin. Il n'y aurait donc toujours pas d'appui d'artillerie sur la rive droite de la Meuse le 11 novembre au lever du jour, ni de renforcement en unités d'infanterie. La journée du 11 novembre risquait d'être particulièrement difficile pour les bataillons du 415^e RI retranchés entre la voie ferrée Mézières-Sedan et la Meuse mais dominés par les Allemands qui occupaient le mouvement de terrain au nord de la rivière. Cinq ou six cents hommes étalés et enterrés dans leurs trous individuels sur un front de 3 km ! Pendant la nuit, ce fut d'après le sous-lieutenant Rémi Froté « un vacarme effroyable, assourdissant, une véritable démente de fer et d'acier... ».

La journée du 11 novembre 1918

- 28 Le message du maréchal Foch annonçant la fin de la guerre fut transmis par télégraphe aux commandants en chef des différentes armées alliées le 11 novembre à 5 heures 15 : « *Les hostilités sont arrêtées sur tout le front, à partir du 11 novembre, 11 heures (heure française). Les troupes alliées ne dépasseront pas, jusqu'à nouvel ordre, la ligne atteinte à cette date et à cette heure.* » Cet ordre fut retransmis par le général Boichut aux régiments de la division à 7 heures 15, accompagné de consignes particulières de prudence auxquelles le colonel Petitdemange jugea utile de rajouter quelques recommandations supplémentaires pour que « *les hommes mettent leur mouchoir au bout de leur fusil (...) et crient en chœur et de toutes leurs forces "Vive la France !" et chantent La Marseillaise (...). On ne fraternisera pas avec l'ennemi* ».
- 29 Le commandant de Menditte relata ainsi les événements du 11 novembre 1918 dans son carnet de notes journalières :
- « Le [canon de] 75 rageur a tiré régulièrement, montrant aux Boches que nous faisons bonne garde autour du régiment et, au jour, le feu recommence mais il est peu intense. Du reste, la situation est rectifiée à mon avantage. J'ai réorganisé mon front. Mes compagnies sont en liaison les unes avec les autres, mes hommes ont mangé chaud et je les ai ravitaillés en cartouches. Hier, cette opération avait dû être faite de jour mais pour les mitrailleuses seulement et dans des conditions effroyables car le terrain était battu par les mitrailleuses ennemies. Cette fois, mes hommes ont tout ce qu'il faut pour tenir et ils tiendront. Vers 6 heures 30 circule le bruit de l'armistice. À 8 heures 30, l'avis est officiel. Pendant ce temps, on continue à tirer sur le front du régiment et les obus allemands tombent sur Dom-le-Mesnil. Je fais passer la bonne nouvelle au régiment et on attend ! 10 heures 45 : les obus tombent encore sur le village. 10 heures 57 : la mitrailleuse tire encore. 11 heures : un de mes clairons sonne "Cessez le feu", "Levez-vous" puis "Au Drapeau". Les autres clairons répètent. La Marseillaise monte dans le lointain. Des cris de joie et les cris plus éloignés des Boches qui sortent de leurs trous et veulent fraterniser. Quelle joie et quelle émotion ! Ici tout est en remue-ménage. On sort de l'église tous les lits boches qui s'y trouvent. Le père Guiton dit la messe et monte en chaire, mais à ce moment arrive le général Boichut qui ne reste que 10 minutes mais qui est suivi de trompettes d'artillerie et de cavalerie sonnante de joyeuses fanfares. La cérémonie continue, on chante le Te Deum et, ma foi, après cela on déjeune, avec quel appétit ! Aussitôt après déjeuner, le colonel Petitdemange arrive, il veut voir le régiment sur place et je l'accompagne sur la position. Il félicite les hommes, les officiers et passe sur une grande partie du front car mon régiment n'a pas bougé et garde la place. Il fait un temps merveilleux. À mon retour, je trouve dans la rue le colonel Gizard qui rentre de permission. Il a perdu une bien belle matinée mais a gagné le calme d'une journée de dimanche qui fut bien angoissante pour moi (...). J'ai perdu 45 tués, 87 blessés et 12 disparus au cours de la journée d'hier. La proportion de tués est énorme pour de la guerre en rase campagne et prouve l'acharnement mis dans la lutte mais j'avais devant moi la Garde Prussienne : 4 régiments dont le 23, le 357 et le 69 (...). »
- 30 Les combats ont effectivement continué jusqu'au dernier moment. Le soldat de 1^{re} classe Augustin Trébuchon⁵, estafette de la 9^e compagnie, titulaire de la Croix de guerre, tué à 10 heures 50 d'une balle dans la tête alors qu'il était porteur d'un dernier message pour son capitaine, a été le dernier mort de la Première Guerre mondiale dans le secteur. Mais, officiellement, il sera déclaré mort à Vrigne-Meuse le 10 novembre 1918 à 10 heures du matin. Dans la poche de résistance tenue par le 415^e RI au nord de la Meuse, ce fut le soldat Delalucque qui eut l'honneur de sonner le « cessez-le-feu » à 11 heures précises.

Appelé par le capitaine Lebreton pour effectuer les sonneries réglementaires, le brave poilu, sans doute ému par la solennité de cette mission, ne se souvenait même plus de cette sonnerie : « *La dernière fois que je l'ai joué, c'était en 1911, au champ de tir (...)*. » Mais son nom ne restera pas dans l'histoire. Il entonna d'abord le refrain du régiment puis les différentes sonneries demandées : « Cessez-le-feu », « Levez-vous », « Garde à vous » et enfin « Au Drapeau ». Les Allemands aussi sortirent alors des tranchées et, pour la première fois depuis quatre ans, les « Feldgrau » et les « Bleu horizon » se firent face sans chercher à s'exterminer. Ils auraient même chanté ensemble La Marseillaise ! À la 2^e compagnie, « (...) *cette Marseillaise fut plutôt hésitante car les hommes étaient sous le coup de l'émotion. La nouvelle de l'armistice ne fut pas accueillie avec une explosion de joie mais plutôt avec le soulagement de ne plus vivre avec l'obsession d'être des morts en sursis. Après les durs et violents combats de la veille, il était bien difficile d'imaginer que la guerre pouvait finir comme par miracle. On avait l'impression que c'était un rêve et cependant c'était bien la réalité (...)* ». Un profond silence s'établit sur l'immensité du champ de bataille de la veille. Un silence impressionnant.

- 31 Du côté des Allemands, l'Armistice était aussi une délivrance mais leur sentiment de joie avait aussi le goût de la défaite. Certains cherchèrent à fraterniser avec les Français. Généralement sans succès. Ils furent priés de rejoindre leurs lignes. Ne plus échanger de coups de fusil et laisser chacun récupérer ses morts sur le terrain, c'était suffisant dans l'immédiat. Les poilus échangèrent leurs impressions après avoir compté les minutes au cours de la matinée. L'Armistice ⁶, c'était d'abord la vie sauve. Il fallait bien qu'il y eût un dernier tué, mais – surtout – ne pas être celui-là : « *Je vis, c'est merveilleux !* », « *Nous avons eu une sacrée veine* », « *Tu te rends compte, on n'est pas mort !* », « *Croyez-vous que l'opération de forcer le passage de la Meuse s'imposait alors que les pourparlers d'armistice se déroulaient à l'état-major du maréchal Foch ?* », « (...) *revoir Paname et troquer le casque pour le melon* », « *C'est la fin de notre jeunesse* », etc. Il faudrait aussi réapprendre à vivre normalement et guérir de la guerre. La guerre était finie, c'était la paix !
- 32 Le dernier communiqué officiel de la guerre, diffusé le 11 novembre à 15 heures, signalait sobrement que : « *À l'est de la forêt de Trelon, nous avons atteint la frontière belge. À la suite de durs combats, nous avons forcé les passages de la Meuse entre Vrigne et Lumes.* » Officiellement, comme le montre « *l'état des officiers et hommes de troupe du 415^e régiment d'infanterie tués à l'ennemi aux divers combats de 1914 à 1918* » annexé à l'historique du régiment, il n'y eut aucune perte humaine à déplorer le 11 novembre 1918 dans le secteur de Nouvion, Dom-le-Mesnil et Vrigne-Meuse. Les pertes subies par les formations engagées par la 163^e division dans l'opération de franchissement de la Meuse et de conquête d'une tête de pont, au cours des journées du 9, 10 et 11 novembre 1918, furent de 96 tués et 198 blessés dont 68 tués et 97 blessés pour le 415^e RI. Ces pertes étaient les dernières de la Grande Guerre. Dans l'après-midi du 11 novembre, la population de Dom-le-Mesnil participa activement à la recherche des morts laissés sur le terrain au nord de la Meuse avec les soldats du 415^e RI. Ils furent transportés d'abord à Dom-le-Mesnil puis dans l'église de Vrigne-Meuse. Le soir, 33 corps, dont la majorité d'entre eux appartenait au 3^e bataillon, étaient alignés dans l'église de Vrigne-Meuse.
- 33 Les pertes allemandes ne sont pas connues avec précision mais elles ont certainement été sévères. Dans l'historique du régiment des fusiliers de la garde, le récit de la journée du 11 novembre se termine en effet ainsi : « *Après midi, nouvelle de la révolution au pays, de l'abdication de SM l'Empereur, et de l'armistice. Heureux ceux qui étaient tombés plein de foi dans la grandeur de la Patrie et qui ne vécurent pas là le plus noir de tous les jours ! Le soir de cette*

dernière bataille d'une guerre commencée quatre ans et demi plus tôt, avec tant de joie et d'espoir, vit le brave régiment des fusiliers de la garde réduit à 13 officiers, 25 sous-officiers et 100 hommes !

» Cette unité d'élite formait un bataillon à deux compagnies la veille. Il avait donc perdu environ la moitié de ses effectifs dans cette dernière opération.

- 34 En principe, le 415^e régiment d'infanterie devait rester dans la région de Dom-le-Mesnil pendant quatre jours. Au cours de la journée du 12 novembre, les hommes du régiment continuèrent à fouiller le secteur pour rechercher les corps des soldats disparus au cours de l'ultime combat de la guerre. La cérémonie d'inhumation des hommes du 415^e RI tués au cours des derniers combats, avait été fixée au 13 novembre dans la matinée. Pour des raisons difficilement compréhensibles, le régiment n'eut même pas la possibilité d'assister à cette cérémonie. Il avait reçu l'ordre dans la nuit du 12 au 13 de quitter Dom-le-Mesnil dès le lendemain à 7 heures du matin. Vingt sapeurs furent désignés par le commandement pour creuser les tombes dans le cimetière de Vrigne-Meuse et rendre les derniers honneurs. Deux nouveaux corps – ceux des soldats Trébuchon et Coste, les derniers « morts pour l'Armistice » – furent retrouvés le 13 novembre en fin de matinée et transportés par les villageois jusqu'à l'église de Vrigne-Meuse. L'héroïsme du 415^e régiment d'infanterie au cours des derniers mois de guerre fut récompensé par une citation à l'ordre de l'armée accordée par le maréchal Pétain, commandant en chef des armées de l'Est :

« (...). Réengagé le 2 novembre, au-delà de l'Aisne débordé, sous les ordres du chef de bataillon de Menditte, et animé par lui de l'impérieuse volonté de vaincre, a franchi le canal des Ardennes, délivré neuf villages, capturé des canons, battu l'ennemi. Enfin, par un dernier et héroïque effort, jetant le 10 novembre ses bataillons sur la rive droite de la Meuse, sur une passerelle de fortune, battue par des mitrailleuses, a enlevé à deux divisions de la garde munies d'une puissante artillerie, les positions où elles se croyaient à l'abri de toute surprise. A brisé leurs contre-attaques et imposé à l'ennemi même, étonné de ses propres pertes, le respect de tels soldats. »

Pourquoi Vrigne-Meuse ?

- 35 Fallait-il réaliser cette opération ? En fait, l'effondrement de l'armée allemande était perceptible depuis le mois de juillet 1918 et irrémédiable dès le début du mois d'octobre 1918. Mais à cette époque en France, le pouvoir politique était divisé. L'Armistice demandé par les Allemands était-il une simple trêve pour gagner du temps et réorganiser le front avant de reprendre l'offensive ? Ne devait-on pas profiter des circonstances favorables aux armées alliées pour traverser le Rhin et exploiter cet avantage en direction de Berlin ? Telles étaient les questions fondamentales qui se posaient.
- 36 Aux niveaux politique et stratégique, les désaccords étaient évidents. Dès le 4 octobre 1918, le prince Max de Bade avait télégraphié à Thomas W. Wilson, président des États-Unis, pour lui demander de convoquer les belligérants « *pour des négociations de paix sur la base des quatorze points, en même temps que pour la conclusion immédiate d'un armistice* ». Raymond Poincaré, président de la République, voyant dans ce projet un piège, avait alors informé Georges Clemenceau, président du Conseil « *que tout le monde espère fermement qu'on ne coupera pas les jarrets de nos troupes par un armistice si court qu'il soit* ». Mais pour le maréchal Foch, « *nous n'avions pas le droit de jouer la vie d'un seul homme* » sur une question militairement résolue. *In fine*, la question essentielle est de savoir à quel

moment « *la question était militairement résolue* » et donc quels étaient, en fait, les buts de guerre pour les alliés : repousser les Allemands au-delà du Rhin ? S'emparer de gages territoriaux en Allemagne ? Poursuivre jusqu'à Berlin ? Les avis étaient partagés. En toute hypothèse, atteindre Charleville-Mézières ainsi que Sedan et repousser les Allemands au-delà de la Meuse, était bien un objectif fixé par le commandement allié. Mais la traversée de la Meuse n'était pas une fin en soi et Vrigne-Meuse n'était certainement pas un objectif stratégique dont la conquête marquerait et symboliserait la victoire des alliés. Donc, soit la traversée de la Meuse était inutile, soit plus vraisemblablement, ce n'était qu'une étape intermédiaire.

- 37 Il est cependant permis de se poser quelques questions sur cette ultime opération menée par la 163^e division et plus particulièrement par le 415^e RI sur trois kilomètres entre Charleville-Mézières et Sedan, alors que les alliés alignaient à cette époque 210 divisions, déployées sur 550 kilomètres de front. Que s'est-il passé dans le secteur des autres divisions entre le 8 et le 11 novembre 1918 ? Apparemment pas grand chose à en juger par exemple par ce qui s'est passé du côté du 11^e corps d'armée à Mézières ou dans le secteur de Sedan. L'artillerie avait encore beaucoup donné mais le commandement n'avait pas jugé indispensable de franchir la Meuse aux dernières heures de la guerre. Au nord de Charleville, les divisions de la V^e armée n'avaient d'ailleurs toujours pas atteint la Meuse. Ce qui laisse supposer que les divisions autres que la 163^e DI, avaient un temps d'arrêt à partir du moment où les pourparlers d'armistice avaient commencé à Rethondes. Il avait été urgent d'attendre. D'ailleurs, le fait que Pierre Sellier et son clairon soient « entrés dans l'histoire » pour avoir sonné le « cessez-le-feu » de la Première Guerre mondiale le 7 novembre au soir, et non pas le 1^{er} classe Delaluque, le 11 novembre, justifie aussi ce constat.
- 38 Il est évident cependant que le maréchal Foch avait envisagé la suite des opérations dans l'hypothèse où les plénipotentiaires allemands temporiseraient pour signer l'Armistice dans les délais impartis. Une vaste offensive dirigée par le général Castelnau devait alors être lancée le 13 ou le 14 novembre 1918 dans l'Est de la France pour s'emparer de Metz, occuper la Lorraine et poursuivre la marche vers le Rhin. L'attaque principale devait être assurée par vingt divisions françaises et six divisions américaines soutenues par plusieurs autres opérations jusque dans les Flandres pour bousculer l'ennemi sur tout le front. Le sacrifice demandé à la 163^e division et au 415^e régiment d'infanterie sur la Meuse le 10 novembre, a-t-il permis d'éviter cette offensive ?
- 39 La 163^e division a-t-elle fait preuve d'indiscipline en lançant l'opération de franchissement de la Meuse ? Le manque de cohérence des ordres donnés par la chaîne de commandement montre qu'il y eut une prise de risque inconsidérée de la part du 14^e corps d'armée. Entre l'ordre donné le 9 novembre au soir par le général Gouraud de « (...) *surveiller l'activité de l'ennemi, afin de profiter de toute occasion favorable pour franchir la rivière et s'établir solidement sur la rive droite, en se bornant à poursuivre l'ennemi, le cas échéant, par des éléments légers (...)* » et celui, également du 9 novembre au soir, du général Marjoulet, commandant le 14^e corps d'armée : « *La 163^e DI franchira la Meuse et occupera Vrigne-Meuse, le Signal de l'Épine (...). Opération à exécuter d'urgence et sans se laisser arrêter par la nuit (...)* » et qui se traduira au niveau de la 163^e division par l'ordre de « *franchir la Meuse cette nuit, coûte que coûte (...)* », il est permis de s'interroger sur la discipline intellectuelle du commandement français à la fin de la guerre.
- 40 L'opération de Vrigne-Meuse a-t-elle été un succès ou un échec ? L'affaire a été mal préparée et mal engagée. L'impasse sur la recherche de renseignements en est la raison

essentielle. Les autres régiments, engagés sur Flize et Novion, n'ont d'ailleurs pas fait preuve de la même agressivité que le 415^e RI qui s'est retrouvé dans une position d'autant plus difficile. Le bilan a été lourd notamment pour ce régiment mais il aurait pu être catastrophique. Le régiment tout entier aurait pu être détruit si l'Armistice n'était pas intervenu à 11 heures du matin puisque les moyens de franchissement mis en place dans la nuit du 10 au 11 novembre ont rapidement été rendus inutilisables. Il convient par ailleurs de rendre hommage au courage du chef de bataillon commandant le 415^e RI au cours de la journée du 10 novembre : en traversant la Meuse dans l'après-midi pour aller inspecter ses bataillons et surtout relever les positions des premières lignes, il a permis à l'artillerie divisionnaire de fournir des appuis efficaces qui ont évité au 415^e RI d'être rejeté dans la Meuse. Sans cet acte de courage, le 415^e RI aurait probablement été décimé dans la nuit du 10 et la matinée du 11 novembre 1918.

- 41 L'opération de franchissement de la Meuse était-elle justifiée ? L'imminence de l'Armistice ne pouvait justifier une telle improvisation et une telle précipitation dans le franchissement d'une rivière comme la Meuse. Le fait que la division n'ait eu officiellement aucune perte à déplorer le 11 novembre, est d'ailleurs un signe qui ne trompe pas. Pour le commandement, cette opération aurait été difficile à justifier, ce qui explique sans doute qu'elle soit restée longtemps confidentielle.

La reconnaissance tardive d'un fait d'armes

- 42 Il est en effet permis de constater que le commandement a, semble-t-il, préféré jeter un voile pudique sur ce dernier épisode de la Grande Guerre. Pourquoi les soldats tués le 11 novembre ont-ils été déclarés morts pour la France le 10 novembre ? Pourquoi le 415^e RI n'a-t-il même pas été autorisé à rendre les derniers honneurs et enterrer dignement ses morts le 13 novembre 1918 ? Pourquoi le 415^e RI n'a-t-il pas participé au défilé de la Victoire le 14 juillet 1919 à Paris⁷ ? Mais aussi pourquoi faudra-t-il 10 ans pour mener à bien le projet de réalisation du monument de Vrigne-Meuse qui ne sera inauguré par les généraux Gouraud et Boichut qu'en avril 1929 ? Érigé à proximité du Signal de l'Épine, sur cette « colline inspirée » où s'étaient déroulés les derniers combats du 10 et 11 novembre 1918 ayant décidé les Allemands à signer l'Armistice et à déposer les armes, ce monument « à la 163^e division d'infanterie et à ses glorieux morts », ainsi que la plaque de la gare de Vrigne-Meuse conquise par la 2^e compagnie du 415^e RI, mentionnant les deux derniers communiqués de la Grande Guerre relatant les opérations menées dans le secteur par le régiment, sont les symboles tardifs de la reconnaissance d'un fait d'armes exceptionnel. Ce fut l'occasion d'écouter de nombreux discours officiels où chacun, à son niveau, rappela les circonstances de cette opération restée sinon confidentielle⁸, du moins inconnue du public, mais tirée de l'oubli par la volonté du général Boichut depuis sa mise à la retraite.
- 43 Dans son discours, le général Gouraud mit l'accent sur le bilan de cette campagne de France depuis le mois de juillet 1918 et sur le rôle déterminant de la 163^e DI dans cette ultime opération sur la Meuse : « *Il était nécessaire, à l'heure où discutaient les plénipotentiaires allemands qui essayaient de se dérober à la volonté du maréchal Foch, il était essentiel que les armées gardent leur volonté d'offensive et maintiennent le haut commandement allemand dans la peur. Il est certain que les troupes allemandes qui étaient ici, se croyant à l'abri après avoir retraité jusqu'ici depuis les Monts de Champagne, se croyant à l'abri, dis-je, derrière le canal et la Meuse, ont communiqué en haut lieu l'inquiétude devant le passage, qu'on peut qualifier*

de miraculeux de la 163^e DI.» Le général Boichut rappela les circonstances dans lesquelles, avec l'aide du « (...) brouillard qui permettra l'impossible (...), le fantassin, le véritable artisan de la Victoire (...) dans un élan irrésistible, faisait plier le genou aux Allemands ». Il rendit hommage au courage des soldats de la division dans cet ultime combat, et rappela le souvenir de ceux qui « (...) ont tout donné pour la Gloire du Drapeau et pour le salut de la Patrie ». Après avoir rappelé que « cette terre qui s'étale depuis la côte 249 jusqu'à la Meuse, nous l'avons payée bien cher (...). L'ordre était de passer la Meuse, coûte que coûte, le régiment a passé (...) ». Le colonel de Menditte regretta « (...) le voile anonyme jeté sur de nombreux faits d'armes de la Grande Guerre (...) » et constata avec une pointe d'amertume qu' « (...) il a fallu bien longtemps pour que le jour arrive où les anciens combattants puissent recevoir la récompense officielle : la publicité due à leur valeur ». Il évoqua aussi le rôle déterminant du 415^e RI « (...) qui a passé la Meuse à l'est de Mézières (...) a été violemment contre-attaqué (...) a maintenu ses positions sur la rive droite de la Meuse, et avec ses clairons, a fait mettre bas les armes à l'armée allemande, sur le terrain qu'elle nous a livré ».

- 44 Après avoir signalé que l'idée de ce pèlerinage à Vrigne-Meuse avait été émise par les officiers de son bataillon le 11 novembre 1918 au cours du dîner, le capitaine Lebreton rappela aussi que le 415^e RI était l'une des rares unités d'infanterie à avoir été « (...) arrêtée en plein élan, les armes à la main, par l'armistice (...) et [que] le chiffre élevé des pertes qu'il a subies pendant la dernière journée de la guerre - 52 tués et 92 blessés - montre l'acharnement des combats qui ont eu lieu sur cette colline (...) ». À l'occasion de l'inauguration du monument de Vrigne-Meuse, un article sur la dernière opération de la Première Guerre mondiale fut édité dans le journal *L'Illustration* d'avril 1929. Mais les circonstances précises de ce dernier engagement de la 163^e division, ne seront étudiées et dévoilées qu'en 1938 par le colonel Grasset dans un ouvrage de la série « La guerre en action » couronnée par l'Académie française.
- 45 Dans l'introduction de cet ouvrage – « Passage de la Meuse par la 163^e division » – le colonel Grasset déclarait même que le dernier « communiqué officiel du 11 novembre, le dernier communiqué de la guerre (...) [aura été] (...) tout ce que l'on aura su pendant 20 ans d'un extraordinaire épisode (...) ». Et si le colonel Grasset a jugé utile de faire état de cet épisode de la Grande Guerre qui servit, à cette époque, de thème de réflexion aux officiers en formation, c'était d'abord pour montrer sur le plan tactique et technique, comment une unité d'infanterie dépourvue de moyens, avait réussi le franchissement d'un cours d'eau important en présence de l'ennemi. Il s'agissait aussi de montrer, à la veille de la Deuxième Guerre mondiale, « tout ce qu'on peut oser avec une troupe vaillante et manœuvrière même peu de temps avant que cesse la guerre implacable qu'elle menait depuis plus de quatre ans ». Car l'enseignement majeur à retenir, « c'est qu'à la guerre, l'audace, le courage, l'énergie, l'esprit de sacrifice, la valeur physique et morale du soldat, demeurera toujours, en dépit de tous les perfectionnements de la technique, le plus sûr et l'ultime garant de la victoire (...). Les circonstances demeureront toujours nombreuses, dans les guerres futures, où, comme sur la Meuse, le dernier jour de la guerre, on sera obligé de faire appel à ce seul facteur ». L'histoire a montré que la condition est nécessaire mais pas toujours suffisante.

Conclusion

- 46 Grâce au brouillard épais dans la vallée de la Meuse, aux canons du général Boichut, à l'héroïsme des poilus et des cadres du 415^e régiment d'infanterie, et à la signature de l'Armistice à 5 heures du matin par les Allemands, l'opération particulièrement osée et

risquée de franchissement de la Meuse, avait mis un terme à la Grande Guerre. Cet ultime épisode, au cours duquel sont morts pour la France et pour l'Armistice de trop nombreux soldats, méritait d'être connu et de rester dans la mémoire collective. La devise « *Le vrai tombeau des Morts, c'est le cœur des vivants* », gravée sur le monument de la 163^e division du Signal de l'Épine, est là pour rappeler cette vérité.

NOTES

1. Il y eut en fait un ultime communiqué officiel dans la soirée annonçant de manière laconique que : « *L'Armistice avait été sonné sur la ligne de feu à 11 heures du matin et que les hostilités avaient cessé.* »
2. La IV^e armée du général Gouraud était composée de trois corps d'armée : le 9^e CA, le 11^e CA et le 14^e CA commandé par le général Marjoulet. La 163^e division et la 22^e division, commandée par le général Spire, appartenaient à ce corps d'armée.
3. Le général Boichut (1864-1941) commandait la 163^e division depuis le 16 juin 1917. Artilleur polytechnicien, il a laissé dans l'armée le souvenir d'un chef prestigieux par son dynamisme et son habileté dans l'action. Ayant toujours « *l'entrain d'un sous-lieutenant* », très soucieux de la vie de ses hommes, il était connu pour son non-conformisme, son imagination et ses vues prophétiques sur l'art de la guerre.
4. L'articulation du 415^e régiment d'infanterie était alors la suivante : état-major avec notamment le capitaine Mariaux, le docteur Faugeron, l'abbé Arthaud ; 1^{er} bataillon commandé par le capitaine Lantier puis le capitaine Bastide (1^{re} compagnie : capitaine Dufour ; 2^e compagnie : capitaine Huguet ; 3^e compagnie : capitaine Pouliguen) ; 2^e bataillon commandé par le capitaine Delalande (5^e compagnie : lieutenant Vieille ; 6^e compagnie : lieutenant Coupeau ; 7^e compagnie : capitaine Sévenier) ; 3^e bataillon commandé par le capitaine Lebreton (9^e compagnie : lieutenant Bernard ; 10^e compagnie : lieutenant Meynier ; 11^e compagnie : lieutenant Boyer ; compagnie de mitrailleuses n° 3 : lieutenant Bonneval).
5. Augustin Trébuchon, matricule 13002, recrutement de Mende, était né le 30 mai 1878 à Montchabrier, commune de Malzieu-Forain en Lozère. Il avait 40 ans.
6. Certains poilus confondaient « armistice » et « amnistie » ! Un lapsus très révélateur.
7. En janvier 1919, le 415^e RI a été envoyé en Syrie pour relever les troupes anglaises dans cette région du Moyen-Orient confiée à la France. Le chef de bataillon de Menditte défila à Beyrouth le 14 juillet 1919 à la tête du 3^e bataillon du régiment.
8. En avril 1929, le seul récit existant des événements de la fin de la guerre était l'ouvrage, *La poursuite Victorieuse (26 septembre-11 novembre 1918)* de Georges Guitton, aumônier de la 163^e division, édité à Paris en 1919 par Payet & Cie.

RÉSUMÉS

Alors que les pourparlers d'armistice se déroulaient à Rethondes entre le maréchal Foch et les plénipotentiaires allemands, la 163^e division commandée par le général Boichut reçut l'ordre de franchir la Meuse « *coûte que coûte* » le soir du 9 novembre 1918 dans la région de Dom-le-Mesnil et de Vrigne-Meuse. Cette ultime offensive menée dans la précipitation et l'improvisation, destinée à obtenir la capitulation de l'armée allemande, s'acheva le 11 novembre 1918 à 11 heures du matin. Comment s'est déroulée cette opération de Vrigne-Meuse qui coûta la vie à une centaine de soldats français supplémentaires dont la grande majorité appartenait au 415^e régiment d'Infanterie commandée alors par le chef de bataillon Charles de Menditte ? L'opération était-elle justifiée ? Pourquoi, cette opération dont fait état le dernier communiqué officiel de la Grande Guerre, est-elle restée confidentielle pendant 20 ans, et largement méconnue jusqu'à ce jour ?

The Last Battle of the Great War: Vrigne-Meuse, 10 and 11 November 1918. Even as the talks about an armistice were getting underway at Rethondes between Marshal Foch and Germany's plenipotentiaries, the French 163rd Division commanded by General Boichut received orders to cross the River Meuse "whatever the cost" on the evening of 9 November in the area between Dom-le-Mesnil and Vrigne-Meuse. This final offensive was conducted in a hasty and improvised manner. Aiming at prompting the capitulation of the German Army, it achieved its objective at 11 am on 11 November 1918. How did this Vrigne-Meuse operation, that led to the deaths of another hundred French soldiers, mostly from the 415th Infantry Regiment led by Major Charles de Menditte, unfold? Was it justified? Why did this operation, which is cited in the last official communiqué of the Great War, remain classified for twenty years afterwards and largely unknown even to this day?

INDEX

Mots-clés : Armistice, Première Guerre mondiale

AUTEUR

ALAIN FAUVEAU

Général de brigade (2s), il a contribué à la publication de *La vie militaire dans le Haut-Tonkin, à travers les écrits du lieutenant Charles de Menditte, officier du 1^{er} bataillon étranger* (Service historique de l'armée de Terre, 2003) et a récemment publié *Le vagabond de la Grande Guerre - Souvenirs de la guerre 1914-1918 de Charles de Berterèche de Menditte, officier d'infanterie*, (Geste éditions, 2008).